

## Quelques plantes alimentaires préhistoriques de Provence

M. Jean Gattefossé

**To cite this article:** M. Jean Gattefossé (1922) Quelques plantes alimentaires préhistoriques de Provence, Bulletin de la Société Botanique de France, 69:4, 595-601, DOI: [10.1080/00378941.1922.10833484](https://doi.org/10.1080/00378941.1922.10833484)

**To link to this article:** <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1922.10833484>



Published online: 08 Jul 2014.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 31



View related articles [↗](#)

## Quelques plantes alimentaires préhistoriques de Provence

PAR M. JEAN GATTEFOSSÉ.

Nous avons entrepris de modestes fouilles, en 1914, dans l'oppidum de Saint-Ferréol de Lorgues (Var) avec la collaboration de M. Antoine Barbier de la Société Préhistorique Française.

Cet oppidum, plusieurs fois signalé, n'a pas encore fait l'objet de recherches sérieuses; il fait partie d'un ensemble de fortifications très anciennes dont les vestiges sont encore visibles sur toute une série de collines à peu près d'égale altitude, dans le centre du Var. Son ancienneté est probablement grande, mais son importance résultait surtout de l'existence d'un lieu cultuel, situé en son centre; le folklore local en a conservé le souvenir sous le nom de « Temple de la Cabré d'Or », ce qui ferait remonter son origine à l'âge du Cuivre; selon la tradition, des hypogées sépulcrales existeraient dans les flancs de la colline, mais, bien que nous ayons en effet relevé l'existence d'importantes cavités, l'interruption de nos fouilles par la guerre ne nous a pas permis de nous assurer de leur nature. Notons encore qu'il existe à peu de distance de cet oppidum, une sculpture pédiforme géante (400 mm.) appelée « Pied de Samson »<sup>1</sup>, sur le bord de la rivière de Florieyès; les calculs de M. le Dr Marcel Baudouin lui assignent 8 500 ans d'existence. Les vestiges préhistoriques abondent dans la région de Lorgues et tous les âges y sont représentés par des stations encore peu connues et inexplorées, mais l'activité de la vie rurale pendant l'occupation romaine a fait disparaître beaucoup de travaux superficiels de plaine.

On ne peut étudier les âges du fer, du bronze, du cuivre et

1. Bull. Soc. Préhist. Franç., 1913, p. 43. Les sculptures pédiformes sont abondantes dans le Var et très connues des habitants; nous en avons relevé 9, sans compter les « sabots d'équidés ». A Roquebrune, existe un second « Pied de Samson ».

néolithique qu'au sommet des plus hautes collines; les âges paléolithiques dans les cavernes.

Nos fouilles à Saint-Ferréol nous donnèrent quelques objets du Fer mêlés à des os humains et animaux (surtout *Sus scrofa*) et des scories de minerais de cuivre provenant vraisemblablement de gisements locaux (actuellement inexploités); des meules de grès provenant de l'Esterel étaient fragmentées et éparses; enfin nous nous étions surtout attachés à observer les divers types de poteries plus ou moins primitives réparties par couches successives surtout distinctes à l'extérieur de l'enceinte de l'oppidum.

C'est dans cette partie extérieure, immédiatement au pied des murs d'enceinte, que nous avons rencontré dans toute l'épaisseur de la couche archéologique, de nombreuses graines carbonisées, conservées intactes et mêlées sans doute aux détritiques domestiques rejetés en dehors de l'enceinte de l'agglomération préhistorique.

Cette enceinte, toujours très visible et parfaitement conservée, est doublée d'autres travaux plus extérieurs et moins importants; nous n'avons fait nos recherches qu'à proximité du mur principal, qui circonscrit l'Hermitage de Saint-Ferréol, célèbre autrefois par ses guérisons miraculeuses.

Nous avons eu, depuis, la curiosité d'examiner plus attentivement les graines bien conservées extraites de nos fouilles et nous avons pu y reconnaître avec certitude, deux Blés et deux Légumineuses, toutes également abondantes; d'autres Légumineuses plus rares, des noyaux et des baies restent indéterminés, soit parce que les échantillons sont incomplets, soit que nous n'ayons rien pu trouver, dans les collections, qui puisse permettre de les identifier par comparaison.

Nous exprimons toute notre reconnaissance à M. A. Meunissier, qui a bien voulu comparer nos graines aux collections du laboratoire des Établissements Vilmorin-Andrieux et C<sup>ie</sup> et nous faire part de ses observations. Nous nous sommes rangé à son avis, surtout pour les Blés; nul n'était mieux qualifié en effet pour les déterminer et la collection unique de la maison Vilmorin-Andrieux et C<sup>ie</sup> est certainement le meilleur instrument d'une semblable recherche.

N° 1. Blé Poulard. — Ce blé à grain court, rond, bossu, est distinct des Blés poulards actuels et a été décrit sous le nom de *Triticum turgidum gibbosum* par MM. C. et J. Cotte <sup>1</sup>. C'est une forme ancienne disparue. Nos échantillons correspondent très exactement à la description donnée par MM. Cotte et M. Ch. Cotte a bien voulu nous le confirmer en les comparant avec le type.

On ne connaît probablement pas d'autres Blés poulards préhistoriques que ceux des palafittes néolithiques (Robenhäusen, Wangen, etc.), des terramares de Parmesan, de l'abri de Font-des-Pigeons à Châteauneuf-les-Martigues et de la caverne de l'Adaouste à Jouques (Bouches-du-Rhône). La variété *gibbosum* a été créée pour les Blés de ces deux dernières stations, fouillées par MM. Cotte qui l'ont encore retrouvée à l'« Abri des Bérards » ; mais les Blés des palafittes sont très voisins quoique plus variés.

En Provence on pourrait encore citer la station préhistorique de Plat à Orpierre.

Mais nous attirons l'attention sur ce fait que le Blé poulard de Lorgues est certainement beaucoup plus récent que celui des fouilles de MM. Cotte. Il ne saurait être antérieur que de quelques siècles au début de la colonisation romaine de la Provence et il existe au Musée de Draguignan des Blés identiques à ceux de l'oppidum de Saint-Ferréol et provenant de fouilles anciennement effectuées dans la station gallo-romaine de Saint-Hermentaire.

Néanmoins il convient de noter que notre Blé poulard était uniformément répandu dans des couches successives correspondant à une longue période d'occupation de l'oppidum ; les couches archéologiques les plus inférieures ne nous ont cependant donné aucun instrument de pierre permettant de les attribuer au néolithique.

D'autre part MM. Cotte notent, au début de leur mémoire sur les Blés de la Font-des-Pigeons (page 513), que les « grains de Blé y étaient épars dans la couche archéologique à des hauteurs très diverses ».

La ressemblance du *Triticum turgidum gibbosum* avec la

1. COTTE (C. et J.), *Recherches sur quelques Blés anciens* (L'Anthropologie, XVII, 1906, p. 516).

« Nonette de Lausanne » est remarquable, mais cependant les deux grains ne sont que voisins; il n'y a pas identité, même en comparant une grande quantité de grains. Le Blé ancien est plus petit, plus court, plus bossu. Les grains préhistoriques de Provence paraissent plus voisins de la « Nonette de Lausanne » que ceux des palafittes et cependant la Nonette continue à être cultivée en Suisse, précisément dans la région des lacs.

Les autres Blés gaulois étudiés jusqu'à ce jour sont plutôt des Blés tendres à grain allongé; mais MM. Cotte décrivent deux Blés gaulois : de Sézanne (Marne) et de Rocher-de-Laval qui appartiennent certainement à deux variétés de *Triticum sativum vulgare*, aujourd'hui disparues, malgré l'époque relativement récente des stations où elles furent découvertes.

Nous devons conclure de ces observations que le *Triticum turgidum gibbosum*, cultivé depuis le néolithique, n'a disparu que depuis le commencement de notre ère. Cette conclusion est en contradiction avec l'opinion de Percival<sup>1</sup> qui met en doute l'existence du *T. turgidum* dans les temps préhistoriques.

Nous rappelons que les travaux de Herr<sup>2</sup> et de MM. Cotte sont très concluants et affirment au contraire que les Blés poulards ont été très cultivés, même au néolithique.

N° 2. Blé tendre. — Ce Blé à grains allongés appartient certainement à un Blé tendre (*Triticum vulgare*); mais le grain est particulièrement petit et pourrait se rapporter à un Blé de printemps (*Triticum aestivum*), bien distinct du Seigle trouvé également à l'Adaouste par MM. Cotte<sup>3</sup>. M. Meunissier le compare à une forme ancienne de Blé de printemps, « Blé Trémois de Saint-Bonnet », encore rarement cultivé dans les Alpes et qui s'en rapproche beaucoup. Mais le Blé ancien paraît plus court et de dimensions réduites.

N° 3. Vesce. — Très abondante dans la station fouillée par nous cette Vesce est voisine de *Vicia sativa* L., mais en la

1. PERCIVAL, *The Wheat plant*, Londres, 1922.

2. HERR, *Die Pflanzen der Pfahlbauten* (Neujahr. Naturf. Gesellsch., 1866).

3. COTTE, *Note sur l'ancienneté de la culture du Secale cereale* L. en Europe (Bull. Soc. bot. France, LVII, 1910, p. 384).

comparant aux graines des différentes Vesces, elle paraît identique, bien que souvent plus déprimée sur les côtés, à *Vicia pannonica* Crantz, ou Vesce de Hongrie. Cette espèce se rencontre dans le Var, bien que très rare et aurait pu y être cultivée autrefois, de semences indigènes à la région.

N° 4. Dolique? — Nous ne serons pas affirmatif pour la quatrième espèce de graines; plus friables, la plupart des échantillons recueillis que nous devons y rapporter, se sont fragmentés ou pulvérisés rendant une étude précise impossible. Mais dès le moment de la découverte nous avons noté leur grande ressemblance avec le Haricot.

Nous pensons qu'il s'agit d'une Dolique, peut-être *Vigna nilotica* Hook. f. (*Dolichos Lubia* Forskal), ou tout au moins une espèce voisine. Ces graines ne pouvaient, en tous cas, être rapprochées des Fèves (*Faba vulgaris*) préhistoriques connues.

Il est certain que l'on cultivait couramment, dans l'ancien Monde, un certain nombre de variétés de Doliques avant la découverte de l'Amérique et l'introduction du véritable Haricot (*Phaseolus vulgaris*) dont l'origine péruvienne n'est plus douteuse et qui fut cultivé par les Incas (*purutu*) et par les Mexicains (*etl*).

A. de Candolle estimait<sup>1</sup> que l'application des anciens vocables dérivés du grec *fasiolos* à la plante américaine d'introduction relativement récente, pouvait provenir de la transposition sur cette dernière, du nom d'une espèce de Pois, de Vesce, de Gesse ou d'un Haricot anciennement cultivé dans le vieux Monde.

Pour que cette transposition ait pu se faire facilement, il fallait que l'ancien nom s'appliquât à une graine de forme voisine de l'actuel Haricot; comme le public désigne encore aujourd'hui du même nom les variétés du vrai Haricot et celles des Doliques, nous estimons qu'il est probable que c'était une ou plusieurs Doliques qui étaient anciennement cultivées sous les noms dérivés de *fasiolos*, avant la découverte de l'Amérique.

On est en effet d'accord pour dire que rien ne prouve que le genre *Phaseolus* ait été connu en Europe avant la découverte du nouveau Continent.

1. CANDOLLE (A. DE), *L'Origine des Plantes cultivées*, Paris, Baillière, 1883, p. 271.

On doit rapprocher l'abondance des citations de plantes cultivées sous les noms de *fasiolos*, *faseolus*, *phasiolus* dans les textes anciens de la persistance de leurs dérivés dans les langues et idiomes modernes : *fayo*, *fasoulia*, *fasulé*, *fajolo*, etc. Il s'agit donc certainement de plantes très anciennement cultivées. Le mot *Dolichos* employé par Théophraste est, de plus, probablement synonyme du *fasiolos* de Dioscoride.

Le nom arabe *loubia* est appliqué par les berbères au *Phaseolus vulgaris* et on trouve en Espagne la forme *alubia* avec la même signification. Mais il est probable qu'avant l'introduction de cette plante, le mot arabe *loubia* s'appliquait exclusivement à la Dolique ainsi dénommée par Forskal<sup>1</sup>.

Les Doliques ou *Vigna* sont des plantes très anciennement cultivées dans l'Inde et dans l'Extrême-Orient comme en font foi le dictionnaire de Watt et tous les ouvrages modernes (*V. Catjan*, *V. sinensis*, etc.). Le *loubia*, très cultivé en Égypte selon Forskal, Delile, etc., l'était également dans toute l'Afrique du Nord; il suffit de lire les détails consacrés à cette culture dans le *Livre de l'Agriculture*, d'Ibn-el-Awan (xii<sup>e</sup> siècle), en remplaçant la traduction inexacte de Clément-Mullet en *Phaseolus communis* par *Dolichos Lubia* qui est le nom exact. (Ibn-el-Awan, Trad. Clément-Mullet, t. II, 1<sup>o</sup> part., p. 62.)

L'étude de cette culture ancienne comparée à celle qui existe toujours dans l'Afrique du Nord nous confirme qu'il s'agit bien du *Dolichos Lubia* de Forskal.

Nous pensons donc que le *loubia* a fort bien pu être cultivé en Égypte, en Grèce, en Italie, en Espagne, en Gaule et dans l'Afrique du Nord, avant l'histoire, dans l'antiquité et au moyen âge, jusqu'au jour où le vrai Haricot est venu, grâce à ses qualités alimentaires supérieures, le remplacer et prendre son nom.

Il paraîtra curieux que l'on ne connaisse pas encore de Doliques préhistoriques; peut-être les graines de Légumineuses récoltées jusqu'à présent n'ont-elles pas été examinées avec assez de soin, faute de matériaux d'étude suffisants? C'est ainsi que

1. FORSKAL, *Flora ægyptiaco-arabica sive descriptiones plantarum quas per Ægyptum inferiorem et Arabiam felicem detexit*, Hauniæ, 1775, Cent. V, p. 132.

nous croyons qu'il serait utile de revoir les collections de graines des dépôts sépulcraux d'Égypte, qui comprennent de nombreuses Légumineuses : Fèves, Gesses, Lupins, Vesces, etc.

Le *Cajanus indicus* L., déterminé par Schweinfurth dans une tombe de la XII<sup>e</sup> dynastie ouverte par Mariette, comme le rapporte Loret<sup>1</sup> peut avoir prêté à confusion, bien que la culture de cette Papilionacée suffrutescente soit connue en Haute-Égypte.

Nous attirons donc l'attention sur l'intérêt que présenterait la recherche de graines anciennes pouvant se rapporter à la plante alimentaire dénommée *Fasios-Phaseolus* dans l'antiquité. Peut-être plusieurs pourraient être rapportées à *Vigna nilotica* Hook. f. dont nous croyons avoir trouvé des vestiges dans l'oppidum de Lorgues (Var).

## Historique de l'école analytique

PAR M. MICHEL GANDOGER.

En Botanique on donne ce nom à l'école qui considère les types linnéens ou primordiaux comme des composés d'un plus ou moins grand nombre d'êtres distincts entre eux, stables dans leurs caractères, qui constituent les *espèces affines*.

Dans cette Note je cite les ouvrages qui sont dans ma bibliothèque. J'en ai vérifié les noms des familles, des genres et des espèces, contrôlé et comparé entre eux les divers auteurs. — La question ainsi posée, chacun pourra en faire autant de son côté et voir la marche progressive de l'école à travers le monde.

Quel est le fondateur de l'école botanique analytique? C'est Reichenbach père. En voici la preuve incontestable. Vers 1829-31 il publiait sa *Monographia der Gattung Aconitum* ou il démembre l'*Aconitum Anthora* en 6 formes, l'*A. paniculatum* en 3, l'*A. Størkeanum* en 6, l'*A. Lycoctonum* en 19 et l'*A. Napellus* en 37. Il décrit, en outre, près de 30 types intermé-

1. LORET, *La flore pharaonique d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes*, Paris, 2<sup>e</sup> éd., 1892. Voir aussi : *Graines de Cajan à Drahabou't-Neggah* (Bull. Inst. Egypt., n<sup>o</sup> 5, p. 7).